

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 22

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: Aubert, Marcel / Didier, Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187009>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL de la Suisse romande

paraît tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
un an 4 fr. 50
SUISSE six mois. . . 2 fr. 50
ÉTRANGER: un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
La ligne ou son espace, 15 c.
—
Pour l'étranger, 20 cent.

Lausanne, le 3 juin 1882.

A propos des fêtes du Gothard, à Milan, on nous communique cet amusant épisode qui démontrera mieux que tout autre, jusqu'où peut pousser la maladie du calembour.

La grande illumination électrique du Dôme de Milan devait se produire instantanément sur un signal donné. Ce signal n'était autre que l'apparition du prince Amédée, frère du roi, sur le balcon du Palazzo Reale.

Ce palais, en effet, longe le côté méridional de la Place du Dôme, et c'est dans ses vastes salles qu'eut lieu le grand banquet offert par son Altesse Royale.

Le banquet terminé, et l'heure de l'illumination approchant, chacun courut au vestiaire qui, pris d'assaut, mal organisé, trop petit, donna lieu à une confusion inimaginable : « Chacun voulant son chapeau, sa canne ou son parapluie, dit le correspondant du *Nouvelliste*, ce fut le Sadowa des chapeaux cylindriques, le Morat des pardessus ; chacun piétinait les gibus ; les paletots entraient dans des bras étrangers ; ceux qui étaient venus avec des cannes sortaient avec des parapluies ; on cite un juge fédéral qui échangea deux fois ; la troisième fois un Berlinois reconnut son pardessus et le juge dut céder devant l'évidence. M. Wonwiller, notre consul, y a laissé son chapeau ; M. Welti, son chapeau et son pardessus. Un nombre considérable d'invités ne reconnaissant plus leur couvre-chef dans ces chapeaux déformés, s'en allaient au plus près, chez les chapeliers du Corso, choisir une coiffure à leur tête. »

Un de nos compatriotes, M. le landammann H., d'Appenzell, Rhodes-Extérieures, ne trouvant plus ni son pardessus ni son chapeau, se mit à errer à travers plusieurs salles et couloirs, à la recherche de ces objets.

Cette odyssee, et le désir de prendre, en passant, un peu d'air, le conduisirent sur le balcon fatal. A peine la porte de ce dernier fut-elle ouverte, que des milliers de voix partirent de la foule assemblée sur la place : Eviva il Ré !... Viva il Principe !...

Presque au même instant, le Dôme, inondé de lumière, apparut dans son aspect féérique au peuple milanais ; mais, hélas, non pas aux invités du

banquet du Jardin public, dont on devait attendre l'arrivée.

« La morale de tout ceci, nous disait un ami railleur, c'est qu'il est toujours fâcheux, qu'en telle occurrence, un landammann d'Appenzell rôde extérieur.....ement.

Genève (Chêne), le 28 mai 1882.

Monsieur le Rédacteur du *Conteur Vaudois*,

Permettez à un de vos abonnés quelques réflexions, au sujet de l'étymologie du mot *poltron* donnée dans votre dernier numéro.

Cette étymologie est assez controversée et votre explication, quoique vraisemblable, est mise en doute par divers savants, notamment par Littré :

« Le mot français *poltron*, dit-il, qui ne commence à être usité que dans le XVI^e siècle, est d'origine italienne et l'italien *poltrone* ne peut, d'après la forme, venir de *pollex truncus*. A la vérité, on a fait valoir que le « faucon poltron » est en effet un oiseau auquel on a coupé les ongles des doigts de derrière ; mais il est possible que l'oiseau, devenu lâche après cette mutilation, ait été dès lors dit *poltron* à cause de sa lâcheté, non de sa mutilation. »

Ménage a tiré ce mot de l'italien *poltracchio*, *poltracchio*, *poledro*, *puledro*, *poltro*, ancien français poutre, jeune jument, qui vient du latin *pullus*, poulain. « Il vaut peut-être mieux, dit Ménage, rapporter l'italien *poltrone* au germanique : ancien haut allemand *polstar*, *bolstar* ; allemand *polster*, lit, coussin ; suédois et anglais *bolster*, chevet, traversin. L'italien *poltrone* et le français *poltron* seraient ainsi celui qui garde le lit, celui qui aime ses aises, le paresseux et de là le lâche.

Telle est, Monsieur le rédacteur, une manière d'expliquer cette étymologie, manière qui, quoique très discutée, n'est pas non plus sans intérêt.

Veillez, Monsieur, excuser la monotonie du sujet de ma lettre et agréer mes respectueuses salutations.

MARCEL AUBERT.

Le *Gaulois* raconte l'histoire d'une rencontre récente entre deux journalistes de province ; c'est une aventure comique qui amusera longtemps la petite ville de X..., voisine de la frontière espagnole. Nos lecteurs n'en riront pas moins :

Ces messieurs s'étaient injuriés à qui mieux mieux

dans leurs feuilles respectives. Les polémiques, en province, sont vives, et l'on sait que les gros mots y sont moins épargnés que les bonnes raisons. Le public de la ville se divertissait fort à cette passe de plumes, et volontiers excitait et encourageait les deux acharnés *à Versailles*. La querelle s'envenima de telle sorte, que les insultes devinrent si scandaleuses, que force fut à l'un des deux journalistes d'envoyer des témoins à son confrère.

On parla longtemps, puis une rencontre au pistolet, sur le territoire de l'Andorre, fut enfin décidée. Ce soir-là, les cafés ne désemplirent pas. On sentait qu'un grand événement était arrivé, car des groupes se formaient sur les pas des portes. On s'interpellait de fenêtre à fenêtre et les plus extraordinaires légendes circulaient librement. Un duel, tout d'un coup, tombant dans le calme et le silence d'une petite ville ! Vous pensez si les cervelles travaillaient, si les curiosités se tenaient à l'affût.

Pour éviter un trop grand rassemblement et donner à cet événement une apparence de discrétion, les témoins convinrent que deux voitures seraient attelées à minuit, et qu'elles attendraient, à un endroit exactement déterminé, distant d'un kilomètre de la ville.

Quelques amis néanmoins accompagnaient sur la route les deux braves, les encourageant et les fortifiant de leurs conseils.

— Soyez prudents, surtout !

Et eux, féroces, répondaient chacun de son côté :

— Je veux son sang ! Il me faut son sang !

Dans la ville enfiévrée, tout le monde était persuadé qu'une horrible boucherie allait se commettre sur le libre territoire de l'Andorre, habitué jusqu'alors au seul chantonnement des pâtes et au bruit du vent dans les sapins. Le préfet s'émut, le maire s'émut, le procureur de la République s'émut. Et tous trois, sans s'être donné le mot, pâles et nerveux, se rencontrèrent à deux heures du matin, au bureau du télégraphe, porteurs chacun d'une dépêche ainsi conçue :

« Maire, A..., etc.

» Duel demain Andorre. Empêchez par tous moyens collision. Prévenez conseil général Andorre. Donnez instructions douaniers. Faut pas que sang coule. Avec toutes responsabilités. »

Les farouches combattants n'arrivèrent que tard, le lendemain, au petit bourg de A... Les chemins sont difficiles dans la montagne, et c'était l'époque de la fonte des neiges. A A..., ils devaient trouver un relais et continuer leur route jusqu'à la frontière. Ils furent fort étonnés de voir tout le village en rumeur. Les femmes, les enfants entourèrent les voitures, curieux et inquiets. La brigade de gendarmerie était sur pied, et le maire prévenu, qui avait déjà donné ses instructions et envoyé un exprès à Andorre, marchait, goguenard, sur la grande place. Les témoins se mirent en quête de chevaux. Mais, à leur grande surprise, pas le moindre cheval dans le bourg. Seule, une mule malade gémissait, attachée à un arbre de la promenade. Comment faire ? On délibéra longtemps. Il fut résolu qu'on passerait la journée à A..., pour laisser aux chevaux le temps de se reposer, et qu'on repartirait à la nuit tombante. Le maire, de plus en plus, ricanait, mais néanmoins surveillait attentivement l'auberge où témoins et adversaires étaient descendus de compagnie.

— Pourvu qu'ils ne s'égorgent pas là, dans ma commune ! se dit l'officier d'état civil, pris tout d'un coup d'un affreux soupçon.

D'heure en heure il télégraphiait au préfet les incidents de ce drame. Il songea même à prendre un arrêté contre le duel.

Le soir venu, la foule s'amassa, haletante, devant l'auberge, et ce fut au milieu de la consternation générale que les voitures quittèrent A....

On arriva dans la nuit à un pauvre village qui se trou-

vait éloigné de la frontière de quelques mètres seulement.

— Ah ! messieurs, dit l'aubergiste en recevant ses hôtes, tout est en révolution ici ; et, bien sûr, vous ne pourrez pas passer. Il y a des douaniers tout le long de l'Ariège. S'ils trouvent des armes sur vous, ils vous les confisqueront. Voulez-vous que je vous les passe, vos médailles ? Ils ne se méfieront pas de moi, et j'irai les ca-

MILLE M... une hutte de pâtre que je vous indiquerai.

cepté, dirent les témoins.

Et l'aubergiste, muni des pistolets, de la poudre et des balles, disparut.

On attendit que le jour se levât, pour franchir la frontière et chercher, le long de l'Ariège, un endroit propice au combat. Les deux adversaires, à mesure que le moment approchait, sentaient leur courage défaillir. Ils devinrent tout pâles, quand l'aube blanchit le sommet des monts. Il fallait bien partir néanmoins. La route, tracée dans le lit d'un torrent desséché, était dangereuse, défoncée par endroits et semée de pierres roulantes.

— Qui vive !... s'écrie tout à coup un douanier qui surgit de derrière un rocher. Puis deux, trois, dix, vingt douaniers apparurent.

Malgré leurs protestations, on fouilla les voyageurs. Mais comme ils ne portaient sur eux aucune arme, aucun objet prohibé, force fut de les laisser passer.

Ils n'avaient pas marché depuis cinq minutes, que derrière un pli de terrain, ils aperçurent 20 hommes revêtus de longs manteaux noirs, et coiffés de chapeaux de feutre à larges bords.

Au penchant de la montagne, des mules paissaient librement.

L'un des hommes se détacha du groupe et s'avança vers les journalistes :

Nous sommes le Conseil général de la libre Andorre, dit-il, en faisant un geste dramatique, et nous vous sommons au nom de l'humanité, au nom des lois, nous vous sommons de vous retirer.

L'Andorran parla longtemps. Il invoqua Virgile, la liberté, Dieu et Napoléon 1^{er}. Il fut tellement éloquent, que les témoins et les deux adversaires se retirèrent, jurant que le sang ne serait point versé dans ces solitudes pacifiques. Mais, au détour du chemin, l'un des journalistes fit un faux pas, tomba et roula dans un ravin.

Quand on le releva, évanoui, on s'aperçut qu'il s'était cassé l'épaule dans sa chute. Les témoins, profitant de cet incident inespéré, rédigèrent immédiatement un procès-verbal, dans lequel ils rendirent hommage au courage, au sang-froid, à l'intrépidité des deux adversaires et mentionnèrent la gravité de la blessure, qui seule avait dû mettre fin au combat.

Le maire d'A..., qui n'avait pu, malgré les instructions préfectorales, empêcher le duel, fut révoqué ; et les deux journalistes, pendant huit jours, furent considérés comme des héros. JACQUES DIDIER.

Plusieurs abonnés nous ont demandé, à répétées fois, de leur envoyer une copie de la pièce de vers si fraîche et si pleine de sentiment, intitulée : *Le vase brisé*, en nous assurant qu'elle a été publiée dans le *Conteur* il y a quelques années ; nous n'en avons aucun souvenir, mais quoi qu'il en soit, nous sommes certain qu'elle sera relue avec d'autant plus de plaisir, que son auteur, M. Sully Prudhomme, vient d'être reçu membre de l'Académie française, à la place laissée vacante par la mort de M. Duvergier de Hauranne.

M. Sully Prudhomme, né à Paris en 1839, où il fit de brillantes études, fut reçu bachelier ès-lettres, et se prépara à l'École polytechnique. Il renonça bientôt à subir ses examens, pour entrer

comme employé à l'usine du Creuzot; mais ne se sentant aucun goût pour l'industrie, il rentra à Paris, suivit l'École de droit et se fit clerc de notaire. Mais la pratique des affaires n'étant point son fait, cette nouvelle carrière lui devint aussi antipathique que la première. Doué d'un esprit méditatif, il ne se sentait à l'aise que dans le domaine du rêve et de la pensée. Il se révéla dès lors comme poète dans une réunion de jeunes gens où il lut ses premiers essais. Peu après il les publia sous le titre : *Stances et poèmes* (1865), que Sainte-Beuve signala à l'attention des lettrés dans une de ses *Causeries du lundi*, en citant ce morceau vraiment exquis :

Le vase brisé.

Le vase où meurt cette verveine,
D'un coup d'éventail fut fêlé;
Le coup dut l'effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute:
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent ainsi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit,
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt.

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde:
Il est brisé, n'y touchez pas.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant cette pièce de vers qui contient un charmant tableau des campagnes à ce moment de l'année, suivie de considérations remarquables sur l'existence humaine :

Le Laboureur.

C'est par un chaud matin de printemps. La nature Joyeuse a revêtu son manteau de verdure. Tout resplendit. Au loin, à l'horizon changeant, Le chemin se déroule en un long fil d'argent. Quelles gaîtés ce mois cache dans la campagne ! Sur un buisson en fleurs, la fauvette accompagne De sa chanson le bruit frais du ruisseau qui fuit ! La goutte de rosée au grand soleil reluit, Et c'est comme une perle à la pointe des branches ; Plus loin, dans un filet tressé de mailles blanches, Que les fils de la Vierge étendent sous le bois, Se débat follement une mouche aux abois, Pendant qu'un lièvre roux, très épouvanté, rôde, L'oreille droite, au fond du taillis d'émeraude.

Pourtant le laboureur trace son dur sillon.
Que lui fait le soleil et son joyeux rayon ?
Que lui fait la nature et son cadre splendide ?
Il prépare, tirant son cheval par la bride,
Le blé noir que cent fois lui rendra la moisson.
Ah ! certes, il aimerait écouter la chanson
De la fauvette, ou bien la douce jaserie
Du ruisseau ; son regard, à travers la prairie
Se plairait à jouer du radieux matin :
Mais sa tâche l'attend ! Qu'importe le satin
De la mousse, pour lui, l'esclave volontaire ?
Il se dit, en creusant le sillon dans la terre :

— « Tout à l'heure j'aurai terminé mon travail ;
« Quand mes jeunes chevaux, fumant jusqu'au poitrail,
« Seront las, je viendrai, pour retrouver haleine,
« Jouir de ce tableau merveilleux de la plaine. »

C'est bien. Le laboureur travaille. Le soir vient,
Le sillon est creusé : joyeux il se souvient,
Et regarde... La nuit s'est partout épandue ;
La chanson de l'oiseau qu'il avait entendue,
A cessé, le ruisseau jase seul en courant ;
Le bois sombre a perdu son reflet transparent,
La campagne a vêtu son linceul d'ombre épaisse,
Et l'horizon noirci dans le brouillard s'abaisse.
Le paysan, courbé sous son âpre devoir,
A peine tout le jour sans qu'il ait rien pu voir !
Ainsi pour l'homme, ainsi pour l'existence humaine.
Dix ans, trente ans, on porte une pesante chaîne,
La chaîne du travail qui ne veut pas cesser !
Que de choses on voit à ses côtés passer !
Que de plaisirs, d'amours qui vous feraient envie !
Impossible, on travaille, on consume sa vie.
Elle se dit : — « Je pourrai jouir de tout demain. »
Et courageusement on poursuit son chemin...
Mais lorsque l'on pourrait réaliser son rêve,
L'inévitable mort paraît qui vous enlève,
Et l'homme s'aperçoit, quand le soir est venu,
Qu'il a vécu longtemps sans avoir rien connu !

Albert DELPIT.

Un employé communal, récemment élu par la municipalité d'une de nos petites villes, est chargé de l'inspection des boucheries. Tout fier de ses nouvelles fonctions, il se fait remarquer par un excès de zèle ridicule. Visitant dernièrement l'étal appartenant à Madame B^{***}, il se fit exhiber toute la viande, l'examina attentivement, méticuleusement, et fouilla dans tous les coins pour bien s'assurer si quelque jarret de veau n'avait point échappé à son contrôle.

Avant de se retirer, il demande à la propriétaire impatientée : « Est-ce bien là toute votre viande, n'en avez-vous pas ailleurs ?... »

— Oui, un peu ; si vous voulez avoir l'obligeance de me suivre, je vous la montrerai.

Et longeant la grande rue à l'extrémité de laquelle était sa demeure, elle y introduisit l'inspecteur qui l'accompagnait d'un air grave.

Mme B^{***} ouvre la porte de la cuisine, et s'avance sous la cheminée. Enlevant alors le couvercle de la marmite dans laquelle un beau rôti de veau mijotant à petit feu, prenait des tons dorés, elle dit au préposé communal avec un calme parfait :

« Voilà le reste, Monsieur. »

Je connais un ménage où le mari voudrait être le maître. Sa moitié ne le lui permet pas, et quand elle se met en tête de vouloir une chose que l'époux refuse, elle s'ordonne une belle et bonne attaque de nerfs qui dure jusqu'à ce que le seigneur et maître ait accordé.

Aux derniers jours gras, la fantaisie de la dame était d'aller au bal de l'Opéra.

Refus péremptoire de monsieur.

Crises nerveuses de madame.

Les contorsions duraient depuis vingt minutes que le mari n'avait pas fléchi encore, et madame reprenait ses sens.